

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** [6] (1903)  
**Heft:** 20

**Artikel:** Nouvelles à la main  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-252955>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 10.08.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

IV

A peine éveillé, Lucien alluma sa lampe et, tout en sueur, il pensa que les jeux du cerveau débridé dans le sommeil n'étaient rien auprès des faits de la réalité. Il ne périssait pas étouffé par les feuilles fabuleuses de la futaie des Elisiades ; il ne mourait pas du triste trésor bleu, il en vivait : il y puisait à tous les moments.

Il savait aussi maintenant quel homme souffrait à cause du forfait de M. Dechevrelle et de son silence à lui.

Lucien ne tarda point à savoir où demeurait Feuillode.

Sans avoir l'intention d'aller le voir, de lui parler, il voulait se rendre compte par lui-même de la situation de l'artiste. Quand Lucien se trouva avenue de Villiers, où Feuillode occupait un petit hôtel, il fut surpris. Aux renseignements de René Dorban, vinrent s'en joindre d'autres. Lucien n'en pouvait douter : Feuillode était riche. A son renom s'ajoutait une fortune que l'on exagérait, peut-être, mais qui n'en était pas moins réelle. Il avait tout acquis ou tout reconquis, fortune, renommée ; il ne lui manquait que l'honneur.

Or, Lucien ne pouvait, sans accuser son propre père, rendre l'honneur à Feuillode.

Puis celui-ci n'était pas seul à souffrir, et ce n'était peut-être pas la situation de l'artiste que Lucien plaignait le plus. Un homme peut supporter bien des peines ; mais il y avait une jeune fille, celle qu'il avait vue rue de Sèze, et qui se trouvait entraînée dans le sort du père, fatalement.

Comment jusqu'à présent Mlle Feuillode, aussi accomplie qu'elle semblait l'être, ne s'était-elle point mariée, sinon à cause de la condamnation de son père ? Et trouverait-elle jamais, malgré sa fortune et son charme, une famille honnête pour l'accueillir ?

Il la voyait la proie des coureurs de dots, pour qui la grosse somme efface si rapidement les tares de famille les plus voyantes. Il la plaignait. Il éprouvait pour elle une pitié profonde, et, sans doute, c'était elle un peu qu'il cherchait à revoir, en se dirigeant si fréquemment du côté de l'hôtel de Feuillode... Sa promenade agitée l'y ramenait comme instinctivement.

Il l'aperçut un jour : elle sortait, accompagnée d'une personne, son institutrice, probablement ; il les suivit.

Il admirait la taille souple et les moindres mouvements de tête et cette harmonieuse démarche de la Parisienne ; mais l'admirait-il ? N'était-ce plus déjà le regret, le remords, qui le conduisaient si souvent sur le chemin où elle passait ?

Cette nouvelle impression n'empêchait point Lucien de songer à la restitution dont il avait réglé les détails aux Elisiades, avec un soin si scrupuleux. Encore sous le coup du rêve où il s'était vu enlisé par le mortel trésor bleu, il s'occupa de réunir plusieurs milliers de francs, afin de donner un premier gage et d'alléger d'autant sa conscience inquiète.

Il choisit, pour transmettre ces sommes, M. Descourreaux, un des notaires de Paris les plus estimés.

Ce ne fut point sans émotion que Lucien pénétra dans le cabinet du notaire. Mais il s'était préparé à cette entrevue ; il avait composé son personnage ; il se présenta comme un intermédiaire officieux. M<sup>e</sup> Descourreaux ne pouvait élever aucun soupçon ; il était tenu, d'ailleurs, par toutes les réserves professionnelles.

En acceptant le rôle honorable et délicat que Lucien

lui confiait, M. Descourreaux s'interdisait de rechercher quel pouvait être celui qui restituait et quelles circonstances donnaient lieu à cette restitution. La première somme apportée, d'ailleurs, était relativement trop faible pour fixer l'attention d'un notaire très occupé.

Ce commencement d'exécution de son projet aurait dû relever un peu Lucien ; mais son inquiétude s'était comme déplacée. Jamais il ne s'était senti plus malheureux que lorsqu'il avait vu Mlle Feuillode pour la première fois, et maintenant, toutes les fois qu'il la voyait un instant, en passant près d'elle, il se sentait heureux.

Grâce aux relations de René Dorban, Lucien put bientôt la rencontrer dans un salon que fréquentaient des familles d'artistes, celui de Mme Decroyes ; il put voir de près Claire Feuillode et lui parler.

Elle devint sa préoccupation la plus ardente. Mais comment n'avait-il pas songé plus tôt à une réparation qui s'imposait ?

Si l'une des plus cruelles peines de Feuillode était de voir sa fille réduite à des partis peu honorables, pourquoi Lucien n'effacerait-il pas cette injustice ? Il pouvait, lui, il devait entrer dans cette famille frappée d'une déchéance qu'il *savait* imméritée... « Oui, je me solidarise ainsi avec Feuillode, je deviens presque son fils, sa caution d'honneur, et surtout j'empêche un autre, indigne peut-être, d'obtenir la main de Claire. Je suis bien sûr, moi, de ne jamais lui causer de peine ; je lui ferai la vie très douce ; je l'aimerai facilement. Je l'aime déjà, je le sens bien ; et comment ne pas l'aimer ? »

V

Mme Dechevrelle avait pour son fils des vues de mariage : elle songeait pour lui à une petite voisine de campagne, Berthe Maréchal, qui était bien la plus gracieuse enfant qu'on pût voir. Les deux familles avaient entretenu de tous temps de bonnes relations ; elles avaient vécu pour ainsi dire côte à côte dans ce beau coin de Touraine.

Du plus loin que Lucien se souvint de son enfance, il se voyait jouant avec Berthe dans les allées du parc et sur la verte pelouse de la cour ; entre eux existait le charmant cousinage des jeunes années : ils s'étaient traités de petit mari et de petite femme. Si ce sont là des souvenirs qui persistent parfois jusque dans l'âge mûr, rarement ces témoignages d'affection enfantine se changent en solides amours, et ces frêles mariages par jeu restent à l'état fabuleux comme dans une féerie lilliputienne.

(A suivre)

Paul MARROT.

---

NOUVELLES A LA MAIN

Lili. — Maman a dit que nous étions en demi-deuil.

Zette. — Alors, c'est quelqu'un qui est à moitié mort chez nous ?

Ce qu'il y a de plus singulier dans une montre, c'est le balancier, car c'est au moyen des *vis* qu'on corrige les défauts.